

« L'Union européenne est devenue une simple photo de groupe »

EUROPE Régis Debray déconstruit une Europe qui, selon lui, n'a plus de sens

- Pour Régis Debray, une monnaie unique ne peut tenir lieu de culture partagée.
- C'est le drame d'une Europe sans âme, qui ne sait ni d'où elle vient ni où elle finit.

ENTRETIEN

PARIS

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

L'idéal européen est en déliquescence, y compris dans les pays historiquement les plus acquis à la cause. « La crise migratoire a déchiré l'enveloppe du cadeau de Noël : c'est désormais chacun pour soi », constate Régis Debray dans *L'Europe fantôme*, un long texte que Gallimard publie dans sa nouvelle collection « Tracts ».

Vous écrivez que l'Europe est « une idée défunte ». Que voulez-vous dire exactement ?

D'abord, il faudrait s'entendre sur le mot « Europe », qui est un mot à tout faire. Est-ce qu'on parle d'une famille spirituelle, d'une idée philosophique, de l'institution européenne aujourd'hui ? Il y a d'ailleurs eu plusieurs Europe au XX^e siècle. L'Europe chrétienne, qui était celle à laquelle Paul Claudel était très attaché. Ensuite, l'Europe de l'esprit : celle de Paul Valéry. Aujourd'hui, il y a l'Europe de la monnaie. La question est de savoir si la monnaie peut faire une culture. Je dis : non. Un parlement non plus, d'ailleurs.

Pour répondre à votre question, l'Europe me paraît anachronique. L'idée d'un bloc face au bloc soviétique, d'un rempart devant une menace précise, géographiquement située, avait du sens en 1950. Mais le bloc soviétique a fait un très mauvais cadeau à l'Europe en disparaissant il y a 30 ans... Aujourd'hui, l'ennemi, il est partout et nulle part. Mais je parle de « l'Europe fantôme », parce qu'un fantôme, ça revient ; et l'idée d'Europe, elle va revenir, bien entendu. Le problème, c'est qu'elle reste une idée.

Donald Trump ne pourrait-il pas jouer le rôle d'ennemi symbolique : comme une injonction à cultiver notre « européenité » ? Si l'Europe avait une colonne vertébrale, un minimum d'or-

gueil ou même d'estime de soi, il est évident que Trump serait une aubaine. Mais cela supposerait d'abord un sentiment d'étrangeté qu'on n'a plus, puisque la civilisation américaine est devenue la nôtre. Il y a, au contraire, un idéal identificateur qui fait qu'on a envie de ressembler au patron, ou en tout cas de se faire bien voir de lui. L'Europe s'est habituée à être un dominion. M. Trump peut nous gifler et nous donner des coups de pied au cul, on se contente de lui dire que ce n'est pas gentil, qu'on aimerait mieux être avec M^{me} Clinton, parce que M^{me} Clinton, c'est la « bonne Amérique »... Tout cela est grotesque ; on n'a jamais vu une telle lâcheté !

Il n'y a pas d'imaginaire européen, constatez-vous... Non. C'est le point clef. Il n'y a pas de communauté nationale ou internationale qui ne soit fondée sur un imaginaire com-

mun. Les communautés sont fondées à la fois sur une peur et sur une légende. Pour qu'il y ait une nation, il faut des contours, c'est-à-dire des frontières, et des contours, c'est-à-dire des poètes. Aujourd'hui, l'Europe ne sait pas d'où elle vient et elle ne sait pas où elle finit. Nous avons donc un ectoplasme qui n'a pas de visage. Ce qui est amusant, c'est qu'un peintre strasbourgeois très dévot (Arsène Heitz) a pu refiler à l'Europe un drapeau catholique tiré de l'Apocalypse : douze étoiles d'or sur fond bleu - la couleur de Marie - qui accompagnent la réapparition de la Vierge... Aujourd'hui, quand vous demandez à un député européen pourquoi il y a douze étoiles sur le drapeau alors qu'au début, l'Europe était à six et qu'aujourd'hui elle est à vingt-huit, il n'en sait rien ! Il y a cette formidable inculture de ces Européens qui s'inscrivent dans la civilisation américaine...

Comment l'idée européenne s'est-elle cristallisée dans ces conditions ?

Un historien pourrait faire une analyse montrant qu'il n'y a pas eu de mobile national pour l'Europe. Une extraordinaire coïncidence d'intérêts particuliers. Pour l'Allemagne, son intérêt national, c'était la réunification. Une fois celle-ci acquise, a-t-elle encore besoin de l'Eu-

« L'Europe est trop grande pour les nations et trop petite pour les enjeux »

Régis Debray

Agrégé de philosophie, il part à Cuba en 1965, âgé de 25 ans, puis suit Che Guevara en Bolivie, où il est arrêté et condamné, en 1967. Libéré après 4 ans, il se rend au Chili, accueilli par Salvador Allende, avant de rentrer en France. Il sera chargé de mission pour les relations internationales auprès du président Mitterrand, puis président de l'Institut européen des sciences des religions. Ses écrits littéraires ont été réunis en 2016 dans un volume Gallimard Quarto : « Carnet de route ».

rope ? De moins en moins, elle a rempli son rôle... Pour la France, c'était d'abord une illusion : que l'Europe pouvait être française ; il y avait cette ambition d'un leadership que de Gaulle pouvait légitimement avoir. Pour l'Italie, c'était de revenir dans la cour des grands après la guerre. Pour l'Espagne, c'était la sortie du franquisme. Pour les petits pays, c'était de se retrouver à la table des puissants. Pour l'Europe centrale et balkanique, c'était de s'adosser à l'Otan, via l'Europe, face à la Russie... Vous pouvez faire une addition d'égoïsmes, mais qui ne font pas une solidarité, un sentiment d'appartenance à un même ensemble qui permet, par exemple, une redistribution de la richesse du nord vers le sud. Pour le reste, c'est la confluence de deux visions du monde, l'une rationaliste et libre-penseuse, la social-démocratie, l'autre mystique et en un sens millénariste, la démocratie chrétienne, qui a fait l'Europe des années 50 et 60. Mais il se trouve que ces deux partis ont fondu dans la nature : la social-démocratie a tellement trahi les intérêts de ses mandants qu'elle n'existe pratiquement plus tandis que la déchristianisation ne justifie plus le drapeau européen. Le « Zeitgeist », l'esprit du moment, n'est plus là. Et donc, on assiste à un délitement que je crois irréversible. Alors il y aura toujours des institutions, une infrastructure économique-juridique, mais l'Europe n'a plus de substance, parce qu'il n'y a plus d'âme. L'Europe est devenue une simple photo de groupe.

Et le « patriotisme institutionnel » cher à Habermas, ce droit commun, cette idée que chaque pays a voix au chapitre quelle que soit sa taille, cette volonté de rechercher le consensus plutôt que d'imposer ? Cela ne peut pas tenir lieu de religion civile commune ?

C'est une vision chlorotique des relations humaines, hors sol, qui ne peut intéresser que des philosophes kantiens, qui parleront fort à propos de « l'idéal régulateur »... Mais si vous regardez l'Histoire, ce n'est pas comme ça que ça marche. On ne peut pas mettre de côté la culture. Et quand je parle de culture, ce n'est pas le théâtre et la musique symphonique : je parle de la langue, de la religion, de la mémoire, du plat principal de chaque pays... Je parle du concret.

L'Europe a permis la paix

depuis 45, répète-ton...

C'est inexact. Il y a eu la paix en Europe par dissuasion mutuelle (entre les USA et l'URSS). C'est cela qui a permis le début de la construction européenne : une sorte d'équilibre de la terreur qui créait une paix obligée mais qui, du coup, était achetée par la vassalité de l'Europe.

J'ai relu récemment *Les chènes qu'on abat*, d'André Mabaux (1969), dans lequel de Gaulle fait une remarque très perspicace : « L'Europe dont les nations se haïssaient avait plus de réalité que celle d'aujourd'hui. » Et c'est vrai. Quand vous regardez la vie culturelle de l'Europe entre les deux guerres, elle est intense. Il y avait une Europe intellectuelle - avec ce point très important qui est que tout le monde comprenait le français. Aujourd'hui, le seul point d'unité, c'est l'anglais. Et c'est normal : l'Europe parle la langue de l'économie. Le business est la seule colonne vertébrale de l'Europe, mais le business, c'est quand même de la concurrence : ça ne fait pas un creuset. Une union douanière, pourquoi pas ? Ça a marché. Mais penser à une Europe « puissance » dans ce cadre-là est une plaisanterie. Et parler de « fédération » à vingt-sept pays qui ont une histoire et des intérêts contradictoires, c'est encore plus baroque.

Quelles sont les solutions ? Le souverainisme ?

C'est le dernier argument de l'Européen : ou vous construisez l'Europe ou vous êtes nationaliste et vous vous repliez sur vous, à l'intérieur de vos frontières. C'est tout à fait faux ! On peut concevoir des coopérations entre nations à géométrie variable, selon les moments et les théâtres d'opérations. Je vous rappelle qu'Ariane Espace et Airbus ont existé indépendamment de l'institution de l'Union européenne, par des accords entre gouvernements. Quant aux grands enjeux - les problèmes climatiques, les migrations, les pandémies, etc. -, ils ne sont plus européens, ils sont planétaires. L'Europe n'est plus à la taille. Elle est trop grande pour les nations et trop petite pour les enjeux. C'est un format qui avait un sens dans les années 50, qui n'en a plus. ■

Propos recueillis par
WILLIAM BOURTON